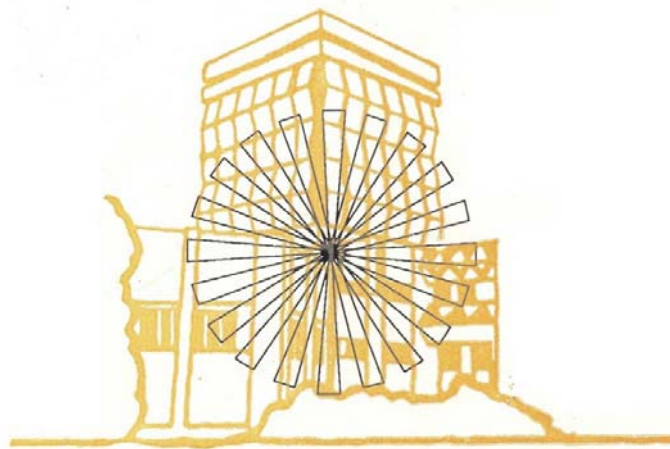


**GROUPE D'ÉTUDES LINGUISTIQUES
ET LITTÉRAIRES
G. E. L. L.**

**UNIVERSITÉ GASTON BERGER
DE SAINT-LOUIS, SÉNÉGAL**



LANGUES ET LITTÉRATURES

**REVUE DU GROUPE D'ÉTUDES
LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES**

**N°10
Janvier 2006**

**UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT-LOUIS
B. P. 234, SAINT-LOUIS, SENEGAL**

In memoriam pour feux Hilaire BOUKA et El Hadj Mansour NLANG

LANGUES ET LITTÉRATURES

Revue du Groupe d'Etudes Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L.)

B.P. 234 Saint-Louis (Sénégal) – Tél. (221) 961 22 87 – Fax 961 18 84

Courrier électronique : groupegell@yahoo.fr

Compte Chèque Postal n°09553-A Saint-Louis, Sénégal

Directeur de publication : M. Maweja MBAYA, Professeur

COMITE SCIENTIFIQUE

Mwamba	CABAKULU (Sénégal)		
Hazel	CARTER (USA)	Clément	MBOW (USA)
Mosé	CHIMOUN (Sénégal)	Maweja	MBAYA (Sénégal)
Samba	DIENG (Sénégal)	G. Ossito	MIDIOHOUAN (Bénin)
Florence Dol	PHYNE (Ghana)	M. Musanji	NGALASSO (France)
Clémentine	FAIK-NZUJI (Belgique)	Pius Ngandu	NKASHAMA (USA)
Richard	HAYWARD (Angleterre)	Ntita	NYEMBUE (RDC)
Robert	JOUANNY (France)	Albert	OUEDRAOGO (Burkina)
Dieudonné	KADIMA-NZUJI (Congo)	Sékou	SAGNA (Sénégal)
Mamadou	KANDJI (Sénégal)	Oumar	SANKHARE (Sénégal)
Lilyan	KESTELOOT (Sénégal)	Ndiawar	SARR (Sénégal)

COMITE DE RÉDACTION

Rédacteur en Chef	Mwamba	CABAKULU
Administrateur	Mamadou	CAMARA
Secrétaire de rédaction	Boubacar	CAMARA
Trésorier	Banda	FALL
Relations Extérieures	Abdoulaye	BARRY

© LEL, Université Gaston Berger de Saint-Louis, 2006
ISSN 0850-5543

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
Analyse de contenu simplifiée d'un article de presse sur la guerre en Côte D'Ivoire	5
Léa Marie Laurence N'GORAN-POAME	
Quand on refuse on dit non ou les impostures du citoyen Kourouma	23
Djédjé Hilaire BOHUI	
Approche interprétative de quelques unités lexicales en français véhiculaire ivoirien	41
Kouame BEDE	
Morphologie de la réduplication adjectivale en baoulé-n'zikpli	59
Yao Emmanuel KOUAME	
Contre-attaque insoupçonnée : la guerre des méthodes en didactique de français	77
Odette BEMMO	
La douleur et la souffrance mises en récit	91
Boubacar CAMARA	
Poétique d'une anthropologie de l'image du noir dans l'œuvre littéraire de Blaise Cendrars	103
Djah Célestin DADIE	
From Womanhood to Motherhood: A Re-Evaluated Image of the African Woman	129
Mamadou BA	
De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor	145
Mansour NIANG	
Violence textuelle et sexuelle dans l'œuvre de Calixthe Beyala	161
Cécile DOLISANE-EBOSSÉ	
George Eliot and Angele Rawiri: Two Kinswomen of Literature or Literature of Two Kinswomen?	175
Daniel René AKENDENGUE	
Koyaga dans <i>En Attendant le vote des bêtes sauvages</i> de A. Kourouma : trois représentations en une	187
Affoué Virginie KOUASSI	
Especulación en la Otra Mujer: la Inés de Don Juan Tenorio	199
Sophie S. TANHOSSOU-AKIBODE	
Dialogue herméneutique, entente langagière et interculturalité	221
Moctar GAYE	

ÉDITORIAL

La revue *Langues et Littératures* qui a été bâtie avec beaucoup de difficultés liées à l'environnement économique pas du tout favorable en Afrique en général et au Sénégal en particulier, fait son petit bonhomme de chemin. Comme un roseau, elle plie sans rompre : elle a été frappée de plein fouet par le décès prématuré au mois d'août 2005 de son Secrétaire de Rédaction Dr. Hilaire Bouka. Ce numéro dix qui lui est dédié ne pourrait même pas récompenser l'énorme travail qu'il a toujours abattu pour que la revue paraisse à temps. Cloué au lit par la maladie, son absence sur le terrain s'est fait ressentir par le neuvième numéro qui a accusé un retard de parution de sept mois. A ce triste événement, s'ajoute la mort de notre jeune collègue Dr. Mansour Niang, survenue sur la route Dakar/Saint-Louis au mois de décembre 2005. Son article intitulé « *De l'espace local à l'espace global dans la géopoétique de Léopold Sédar Senghor* » que vous trouvez dans ce numéro est à titre posthume. Que la terre de nos ancêtres leur soit légère!

Ce dixième numéro consacre à *Langues et Littératures* une certaine maturité. Comme toujours, il s'y dégage le caractère diversifié des thèmes et des langues (français, anglais, espagnol) qui reflète sa bonne réputation sur le plan national et international. Les études linguistiques sont illustrées par Bede Kouamé et Yao Emmanuel Kouamé qui font des incursions dans la société ivoirienne en procédant à des analyses des langues véhiculaires que sont le français ivoirien et le baoulé-n'zikpli, l'une des langues nationales de la Côte d'Ivoire. Ils sont suivis dans ces études par leurs compatriotes Djédji Hilaire Bohui et Affané Virginie Kouassi qui fondent leurs recherches sur la fiction de Ahmadou Kourouma. Si Bohui expose la position de Kourouma sur la crise socio-politique de la Côte d'Ivoire, Kouassi s'interroge sur sa création romanesque. Ce questionnement sur la société ivoirienne qui est en train de vivre une crise aiguë de croissance sociale, s'accroît avec les réflexions de N'goran-Poame sur la restitution de la guerre civile par la presse. Cette situation tragique de la Côte d'Ivoire est théorisée en d'autres termes par Boubacar Camara qui pose le problème de la *douleur* et de la *souffrance* dans le récit. Mais Célestin Dadié apporte une note d'espoir lorsqu'il constate dans son étude que « *l'écriture sur les civilisations nègres [est] un acte de création littéraire, un acte de foi et un centre d'intérêt capital.* » Ceci est d'autant plus vrai que l'histoire humaine est faite des hauts des bas.

La littérature produite par les femmes occupe une place non négligeable: Akendengue, dans une étude contrastive, met en relief

la création romanesque de la britannique George Eliot et la gabonaise Angèle Rawiri qui, apparemment, n'ont rien de commun. Mais il réussit par une technique bien connue chez Gérard Genette à trouver des similitudes dans la structure, le temps et les personnages. Quant à Mamadou Bâ, dans une étude de quatre romans de la célèbre romancière nigériane Buchi Emecheta, il procède une certaine réévaluation de l'image de la femme africaine à travers la maternité. Mais ce point de vue africain est contredit par la position de Tanhossou-Akibode dans son étude de la société hispanique du XIXe siècle où la femme est considérée comme un « simple objet de désir et d'échange social : le mariage. » Ce qui semble être une position européenne sur le destin de la femme est reprise avec force dans la présentation de l'œuvre de Calixthe Béyala par Cécile Dolisane-Ebossé : la violence textuelle et sexuelle font un démontage systématique de la société phallocratique dans laquelle se trouvent confinées les femmes des sociétés dites modernes.

La question méthodologique de transmission des connaissances dans la langue française est illustrée par Bemmo qui s'appuie sur le cas du Cameroun où le structuralisme a, sans ménagement, supplanté la grammaire narrative. Sans pour autant prôner le retour systématique de la grammaire « traditionnelle », Bemmo milite pour une certaine cohabitation Cette question est d'actualité d'autant plus qu'en France, au niveau de l'enseignement primaire, pour ne citer que ce cas, la méthode syllabique longtemps décriée serait en train d'être réhabilitée. Ce problème de transmission de l'outil du dialogue qu'est la langue est traité du point de vue philosophique par Gaye. Il invite à une promotion de l'interculturalité qui serait favorisée par une mise au service de tous d'un langage approprié. Enfin, Mansour Niang nous laisse son deuxième article (le premier dans la *Revue camerounaise des sciences humaines appliquées* étant sous presses) dans lequel il porte une réflexion profonde sur le poète et homme d'Etat que fut Senghor.

A tous nos fidèles lecteurs et chercheurs, la revue *Langues et Littératures* vous souhaite une bonne et heureuse année de recherche 2006.

Pr. Mosé CHIMOUN
Directeur du Centre de Recherche
Groupe d'Études Linguistiques et Littéraires (G.E.L.L)

*Langues & Littératures, Université Gaston Berger
de Saint-Louis, Sénégal, n° 10, janvier 2006*

APPROCHE INTERPRÉTATIVE DE QUELQUES UNITÉS LEXICALES EN FRANÇAIS VÉHICULAIRE IVOIRIEN

Kouame BEDE *

Résumé

Le français véhiculaire ivoirien, résultant de la pratique simultanée du français et des langues locales, intègre les éléments constitutifs de ces différents idiomes. Il permet, à cet effet, aux locuteurs immergés dans ce cadre de vie nouveau où se mêlent modernisme et traditionalisme de rendre compte de leurs expériences quotidiennes. Pour cerner les divers aspects de cet univers linguistique, ces locuteurs recourent à différentes approches qui se lient à une intense lexicalisation suivie des opérations qui s'y rapportent. Dans certains cas, ils empruntent et intègrent à la fois des unités lexicales des langues locales à leur parler qui sans cesse s'adapte aux contours du temps.

Abstract

The vehicular French of the Ivory Coast, resulting from the simultaneous practices of French and the local languages, integrates the constituent elements of these different idioms. It permits, to this effect, the speakers immersed in this setting of new life to give account of their daily experiences where mingle modernism and traditionalism. To surround the various aspects of this linguistic universe, these speakers resort to different approaches binded to an intense lexicalization in relation with all the connecting operations. In some cases, they borrow lexical units from the local languages and at the same time, integrate them to their practices that are constantly adapted to the contours of the time.

Introduction

La scolarisation, considérée comme un facteur d'acculturation, convoie une praxis à charge de remodeler les visions originelles des bases culturelles autochtones. Elle est supposée amener les autochtones à pratiquer une langue qui, au départ, n'est pas la leur. Dans notre cas précis, il s'agit de la langue française. Or, ici, les locuteurs continuent de pratiquer leurs langues respectives. La pratique simultanée de ces idiomes et de la langue française doit être vue comme une source de juxtaposition des différents aspects

* Université de Cocody, Côte d'Ivoire.

Kouame BEDE

culturels en présence (Bede, 2000).¹ Comment sont-ils rendus à travers le discours tenu dans cette langue non authentique qu'est le français en milieu ivoirien ?

Il faut, d'autre part, relever que de nombreuses personnes, n'ayant pu bénéficier d'une scolarisation satisfaisante, ont pris contact de manière permanente avec la langue française en situation de communication directe dans les rues, sur les marchés et sur les chantiers. Or, le dioula, à l'origine langue utilisée pour les transactions (Tamsir, 1985)², domine ces zones. Le baoulé, de par le nombre élevé de ses locuteurs (Lafage, 1980),³ participe au côté du dioula à la mise sur pied d'une sémantaxe propre au contexte ivoirien. Cette sémantaxe est constituée des parlers autochtones, de la langue française et du contexte de ces pratiques linguistiques se superposant. Il résulte de cette pratique concomitante une restitution des faits ayant un rapport étroit avec la vie courante dont ils sont issus et qui sans nul doute conditionnent la vie des locuteurs. Dans ce cadre précis, l'expression du milieu et des faits qui le constituent est anthropocentrique. Les relations humaines en constituent une illustration. Les événements socio-économiques qui ponctuent la vie sont décrits de manière imagée et vivante. La lexicalisation qui soutend ces opérations verbales revêt une forme diversifiée.

Une brève approche interprétative de quelques unités lexicales recueillies au cours d'une enquête qui a consisté en un relevé d'items lexicaux en rapport avec les faits sociaux, conduira à faire ressortir la relation relents traditionnels et modernisme et nous prouvera que les particularités lexicales peuvent refléter un aspect de la société qui les engendre comme l'ont déjà fait remarquer Queffelec et Matanga (1990).⁴

¹ BEDE, K . *Problème posé par un contact culturel. L'expression du temps et de l'espace en français ivoirien*. Thèse de doctorat, sous la direction de Claude Caïtucoli UMR-CNRS-DYALANG, Université de Rouen 2000.

² Tamsir, N. « Le Mali et la deuxième expansion Manding ». Dijon-Quentin. : Unesco. 1985 : 147-197.

³ Lafage, S. « Esquisses des relations inter linguistiques en Côte d'Ivoire. » *Etudes scientifiques*. Paris-Le Caire. 1980.

⁴ Queffelec, A. Matanga, D. « Les congolismes. Apport du Congo à la francophonie. » *Visages du français. Variétés lexicales de l'espace francophone*. Aupelf-Uref : John Libbey, Eurotext. Paris. 1990 : 101-106.

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

Des relations entre les individus

A partir du principe de voisinage selon lequel un point acquiert les caractéristiques du point qui lui est le plus proche (Vandeloise, 1986)⁵, tous les individus en contexte traditionnel qui sont localisés dans une même zone d'habitation sont supposés être liés par une espèce de parenté ; car, lorsque les liens de la société deviennent de plus en plus étroits, les membres des sociétés traditionnelles ont tendance à s'attribuer des liens collatéraux. Aussi, les originaires d'une ère géographique sont-ils dans ce contexte précis, *frères* quand bien même ils ne sont pas issus de la même lignée. Par conséquent, les termes de parenté tels : cousin, petit frère, grand frère seront utilisés en situation de communication orale ou physique avec autrui surtout pour manifester ou susciter un sentiment positif et/ou un appui en cas de besoin. Dans cette même logique, on s'adressera à toute autre personne plus âgée en termes de *tonton* ou de *tantie* pour éveiller en elle de la bienveillance. Pour marquer un surcroît de respect en s'adressant à elle, on utilisera communément les lexies : *le vieux* ou *la vieille*. Par un processus lexématique, les termes *petit frère* et *grand frère* évolueront pour devenir *bras droit*, *bramogo*, *frère de sang* désignant un compagnon sûr et inséparable. Ils peuvent être aussi utilisés pour interpeller. Le terme *vieux père* s'inscrit parfaitement dans cette optique. Les rapports sont ici motivés par une connivence qui fait que tous les individus qui s'y reconnaissent partagent ou des opinions particulières ou des intérêts ou sont le plus souvent impliqués dans des actes spécifiques. Ils sont comme liés par un pacte. Les liens de sang auxquels il est fait allusion ici, déterminent un certain type de relations très soudées ; le terme *frère de sang* véhicule donc une notion capitale et joue un rôle fondamental dans les rapports où il apparaît.

Lorsqu'il s'agira de relations amoureuses, les deux intrigants se définiront en termes de *go* pour la jeune fille et de *gars* pour le jeune homme. Le copinage semble être le point culminant dans ce type de relation ; car les deux individus qui y sont engagés se disent *copains* bien qu'ils mènent une vie presque maritale. Cette *copine* peut quelquefois être désignée par le terme *deuxième-bureau*. Ce terme est donc utilisé pour désigner une amante. Quel rapport existe-t-il entre une maîtresse et un bureau, lieu de travail ?

En effet, tout nouveau riche ou tout chef de service communément appelé *grote* réussit presque toujours à s'entendre soit

⁵ Vandeloise, C. *L'espace en français*. Paris : Seuil, 1986.

Kouame BEDE

avec une jeune fille, soit une collaboratrice afin de faire d'elle sa maîtresse. L'accord obtenu, il lui trouve un logement, lui assure un loyer régulier ; ce logement devient sa seconde résidence. Il justifie ses rentrées tardives au domicile conjugal par un surplus de travail ou d'incessantes réunions de travail à son bureau qui n'est rien d'autre que le domicile de sa maîtresse ; cette dernière symbolise ou incarne ce *domicile-bureau* et devient par conséquent le *deuxième-bureau*. Elle a pour particularité de savoir aguicher son amant. Les moments qu'elle passe avec lui sont considérés comme des réunions de travail dont le centre d'intérêt est son postérieur constituant l'élément déterminant que l'on associe à l'organe suprême d'un parti politique, d'où : *bureau-politique*. Le postérieur se trouve donc être le *bureau-politique*⁶. Celui-ci doit être agrémenté d'un *balcon bien-garni* ou de *solides arguments* c'est à dire une belle poitrine. L'ensemble formé par un *bureau-politique* et un *balcon-bien garni* participe de la définition du *deuxième-bureau*. Si l'on associe à l'item bureau le sens de guichet de lieu de spectacle, le *deuxième-bureau* peut s'interpréter comme un espace de luxure et l'être qui le représente un objet de plaisir, une fille de joie et son domicile un lieu de luxure où culminent luxe, usure morale et financière : indices d'enrichissement spontané.

Par contre, les femmes d'un certain âge, pourvues de biens matériels mais qui, pour une raison ou une autre ne peuvent jouir de la compagnie d'un homme d'âge équivalent ou en mal de plaisirs, recourent aux services de jeunes gens ayant le plus souvent l'âge de leur fils. Le *génito* ou gigolo joue le rôle « d'époux » auprès de cette *tantie* (ce terme s'utilise ici pour désigner de manière péjorative cette catégorie de femmes en raison de leur âge). Bien d'épouses délaissées ou tout simplement volages se retrouvent dans cette catégorie et recourent assidûment aux services d'un gigolo qui bénéficie dans ce cas d'un traitement de faveur. Ainsi, cette *tantie* trouvera l'occasion de rendre par exemple régulièrement visite à ses parents ou s'impliquera avec beaucoup de ferveur dans l'organisation des obsèques de proches parents, de collègues ou d'amis presque toutes les fins de semaine ; les obsèques offrent alors des occasions de retrouvailles coupables ; elles facilitent incidemment les occasions d'adultère.

La ligne directrice qui régit l'ensemble de ces types de comportement procède des relations traditionnelles qui unissent les individus dans nos différentes sociétés. Les urbanistes se sont probablement inspirés de certains aspects et les ont exploités dans le

⁶ Le postérieur est aussi appelé le *botche*

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

cadre des lotissements en milieu urbain ; surtout, dans la construction des structures qu'il est convenu d'appeler *les cours communes*. Elles sont constituées d'un ensemble d'habitations au loyer plus que modeste où, plusieurs familles, le plus souvent d'origines diverses, peuvent loger. Les *cours communes* sont donc à l'image des concessions familiales et déterminent un nouveau type de relation soutenu par l'item lexical *voisin* désignant toute personne qui demeure près de soi. A l'origine, en milieu rural, l'éloignement ou la proximité des habitations sous-tend un des facteurs qui déterminent la teneur des liens de parenté ; les personnes qui se circonscrivent dans un certain périmètre se sentent alors unies par des relations particulières ; elles s'autorisent donc une contiguïté. Celle-ci donne naissance à un réflexe. C'est le réflexe de la vie en communauté dont le corollaire est la formation d'un groupe soudé. Ce réflexe continue de persister même en milieu urbain et a fini par donner à l'item *voisin* un contenu tout particulier. Par conséquent, on est amené à l'utiliser pour désigner à quelques égards près, quelqu'un à qui l'on est lié d'une certaine manière parce qu'habitant proche de soi. Les *cours communes* sous-tendent avec raison ce type de relation. Dans ce cadre, le terme *voisin* est associé au terme *frère* ; ainsi, il ne sera pas surprenant d'entendre dire : « *je vous présente mon voisin, nous sommes des frères* ». Ces deux termes y ont donc fini par être équivalents. Bien entendu, toute relation humaine étant évolutive, la relation de voisinage sera soumise aux aléas de la promiscuité dans *les cours communes*.

Dans ces cours, les frictions donneront lieu à des querelles connues sous le nom de *gnanga* ; ici, les proportions restent modestes car les problèmes sont bien vite aplanis. Lorsque dans le cas contraire, plusieurs personnes se trouvent mêlées et que les conséquences qui en résultent sont un peu plus considérables, nous avons affaire ce à que l'on appelle *gbangban*. Ces deux items proviennent vraisemblablement du dioula. Le premier résulte de *gnangami* (désordre). Les désordres constituent des entraves au bon voisinage dans les *cours communes*. Ces dernières sont à la base de nombreuses querelles qui entraînent nécessairement des problèmes de cohabitation qu'il faut vite résoudre. *Gnanga* désigne donc les querelles. Le second terme impliquant davantage de personnes a des conséquences plus importantes ; il résulte de la duplication du terme *ghan* qui signifie chaud ; une des habitudes langagières dans notre contexte consiste à associer tout ce qui est grave à la chaleur, ainsi *gbangban* (*chaud-chaud*) est employé pour se référer à toute situation très tendue, dangereuse, aux issues compromettantes et même

Kouame BEDE

désastreuses tels les cambriolages, les coups de feu, les bagarres rangées, les conflits par exemple les deux graves crises auxquelles le pays a été et /ou est sujet.

La projection de l'organisation de la vie en contexte rural en milieu urbain a pour conséquence la création d'un espace de vie aux allures identiques à celles d'un vrai village. Ces endroits sont généralement appelés des quartiers précaires. Ici, on ne rencontre que ceux qui, pour des raisons économiques, n'ont pu, au départ, accéder aux *cours communes*.

Le cadre de vie, son expression

Ces espaces portent des noms évocateurs tels : *Bori-bana*, *Zoe-Bruno*, *Aklomian-Bla*, *Blingué*, etc. Ces différentes dénominations ont un rapport soit avec un fait, soit avec le premier individu à s'être implanté sur le site. Ainsi, *Bori-bana* (*bori* vient du dioula et signifie courir ; *bana* du dioula aussi veut dire fini) par exemple, serait issu du phénomène qui a consisté à précipiter tout malfrat dans un profond ravin jouxtant ce site. C'est la fin de la course-poursuite en dioula. Quant à *Zoe-Bruno*, il porte le nom de son créateur. *Aklomian-bla* a résulté de l'incapacité dans laquelle se sont retrouvés les nouveaux riches à pouvoir continuer à assurer un loyer régulier à leurs maîtresses suite à la crise économique. Celles-ci, ne pouvant dorénavant faire face à leur train de vie habituel, se sont repliées sur une zone au loyer nettement insignifiant et éloignée du centre ville. Pour y accéder, il faut une certaine dose de volonté, il faut être motivé par un réel sentiment pour la personne qui y habite pour s'y rendre ; d'où le sobriquet *aklomion-bla* (viens si tu m'aimes) en baoulé, qui en fin de compte, est devenu le nom de cet espace. La tendance qui consiste à mettre en relation fait et désignation se trouve une fois encore confirmée quand il s'agit d'aborder l'item *maquis*.

Il nous apparaît intéressant d'aborder l'aspect de ce problème par rapport au rôle de l'une des conséquences de la crise économique dans la détermination de ce type d'espace ; car il en joue un dans la vie de la communauté.

Le terme *maquis*, au demeurant emprunté à la langue française, est soumis à une interprétation différente probablement issue du jargon des étudiants de l'Université d'Abidjan des années 1970. Dans ce contexte, il désignait un passage broussailleux situé entre l'École Normale Supérieure et le campus universitaire d'une part et un autre passage du même genre entre ce campus et la cité universitaire Mermoz d'autre part ; ce passage était généralement

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

emprunté par ceux qui n'avaient pas pu avoir à temps le premier autobus pour se rendre aux cours. En d'autres termes, cet item était utilisé pour désigner un raccourci entre deux cités universitaires ; puis il a servi à désigner un passage entre deux endroits. Ensuite, ils l'ont utilisé pour désigner une espèce de cantine privée à ciel ouvert tenue par des femmes qui leur servaient contre une certaine somme d'argent, des mets locaux. Elle se composait d'une ou de deux tables et de quelques sièges de fortune. Dans cette évolution, l'utilisation du terme s'est étendue à tout commerce à ciel ouvert de plats cuisinés. Les acceptions relatives à la jonction entre deux points et à l'idée de commerce de plats tarifés ont permis de faire apparaître la notion de restaurant. Aussi, *maquis* peut-il s'appliquer à une enceinte où l'on sert plusieurs variétés tarifées de plats nationaux et européens destinés au départ à des personnes disposant de ressources financières modestes. Il s'oppose ainsi à la conception du restaurant moderne. Vu son succès commercial auprès de la population, le *maquis* a évolué et est devenu un endroit où l'on peut manger à moindres frais, boire une bière fraîche et même une tournée de liqueur. A partir de ce moment, l'ouvrier et le patron se sont retrouvés à la même table le midi ou le week-end ; ils apprécient indifféremment les mets de toutes les régions du pays dont les noms sont entrés dans le lexique du français local. En effet, le *kédjénou*, (baoulé) plat de viande plus particulièrement de volaille cuit à l'étouffée dans un pot en terre hermétiquement fermé afin d'empêcher la vapeur de s'échapper, est devenu un plat national en passe d'être exporté dans toute la région ouest africaine ; il en est de même de l'*attiéké* (d'origine lagunaire) ; ce mets à base de semoule de manioc est très prisé et se retrouve sur toutes les tables ; il peut être accompagné de *sauce claire* (à base de légumes, surtout d'aubergines et de tomates). Le plat de bananes ou d'igname bouillie puis pilée et réduite sous forme de pain, le *foutou*, se mange avec des sauces ; les plus prisées sont la *sauce graine* (à base d'extrait de pulpe de graines du palmier à huile), la *sauce arachide*, (à partir de la pâte d'arachide), la *sauce kopé* (du gombo frais avec ou sans huile de palme), la *sauce gnangnan* (petites aubergines amères). L'*allico*, ces frites de bananes plantain mûres sont le régal de tous.

Le *maquis*, devenant ainsi un lieu d'évasion culinaire, suscite aussi des intrigues galantes et surtout une opportunité pour probablement introduire directement une demande d'embauche auprès d'un chef de service. Cet espace devient dès lors une espèce d'agora où tous les sujets sont débattus de vive voix. Un lieu de rencontre. Les classes sociales s'y dissolvent et sans *a priori*

Kouame BEDE

commentent, les événements de la vie politique, en discutent ; les actualités sportives y sont passées au peigne fin avant qu'elles n'aient quelquefois lieu. Cette nouvelle approche donne à ce lieu une allure de *hall* d'information, constituant un pôle d'attraction d'une importance sociale on ne peut plus significative dans la vie de la société moderne. Des manifestations de portée sociale (réunions, réceptions etc.) s'y tiennent.

En dehors de ce cadre, il faut citer un espace tout récent : la *Sorbonne*, elle, est un espace de débats contradictoires situé au centre des affaires (le *Plateau*). Son intérêt réside dans le fait qu'aucun fait social ne lui échappe ; même si elle n'a aucun caractère officiel, elle contribue à attirer l'attention de tous sur la nature et la qualité des nouvelles orientations de la vie de la société entière. Quelquefois, la *Sorbonne* à l'image de l'université française dont elle porte le nom, ose, ici, proposer aux décideurs des stratégies à adopter en vue de la résolution des problèmes qui se posent.

Dans cette partie de notre démarche, nous avons particulièrement mis l'accent sur la dénomination d'un lieu précis. Comment dans l'usage courant, ces différents endroits sont-ils situés verbalement ?

SITUATION ET ORIENTATION

Cette opération découlera de la fonctionnalisation des différentes parties du corps ; ainsi, en assimilant la station debout à l'axe vertical et appliquant le principe de voisinage (*cf. supra*), la tête déterminera le plan spatial en rapport avec le trait permettant d'inférer sur, dessus, bout ou extrémité (Vandeloise, *idem*). Ceci suscitera des expressions telle *la tête de la bouteille*. D'autre part, la proximité des yeux et de la figure donnera naissance aux items devant et son opposé derrière. Mais dans le cas présent, derrière se liera aussi à l'item dos et non à l'opposition figure/nuque ce qui permet de dire que l'opposition figure/dos ou yeux/dos donne naissance à l'opposition devant/derrière. Tout ce qui se trouve dans le champ déterminé par le regard est dit devant et ce qui est déterminé par le dos est dit derrière ex : *quitte dans ma figure* ou *devant ma figure* (Bede, *idem*). Dans le cas contraire, on dit *quitte derrière mon dos*. Cependant, il est possible d'entendre *quitte dans mon dos*. Ces énoncés s'interprètent de la manière suivante : *quitte dans ma figure* peut vouloir dire ôte-toi de mon regard parce que je ne veux pas te voir ou ôte-toi de mon champ visuel parce que tu m'empêches de voir. *Quitte derrière mon dos* voudra dire ne te tiens pas derrière moi.

Derrière le dos et *devant les yeux* permettent d'inférer le passé et le futur sur le plan temporel. Lorsque le locuteur dit *devant mes yeux* il

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

se rapporte au moment où il parle, au moment où il est présent. Mais, par contre, s'il dit ce qui *vient devant*, il annonce un futur aux conséquences prévisibles parce que tout ce qui entre en ligne de compte dans la formation de cet acte futur est su parce que vu. Si ces conséquences doivent résulter de faits dont on ignore l'évolution, le futur, dans ce cas s'exprime par le biais de l'item derrière ; on dira alors : *ce qui vient derrière* ; dans ce cas, c'est l'effet de surprise qui est mis en évidence.

Selon sa définition, le mot derrière est généralement utilisé pour désigner la partie postérieure d'une personne ou d'un animal et arrière pour désigner celle des objets. En français véhiculaire ivoirien, cette distinction n'est pas évidente puis qu'on y rencontre :

- *il est posé derrière la voiture* pour dire qu'il est assis à l'arrière de la voiture.

La partie déterminée par les membres inférieurs se lie à tout ce qui n'a pas de hauteur par rapport aux autres parties du corps. Ainsi ce qui se trouve dans cette position est associé à l'item bas. En français ivoirien, cet item est précédé de *en* donnant ainsi *en bas*. Dans toute situation de comparaison, ce qui n'a pas de hauteur est décrit comme étant *en bas* ; ex :

- *je suis en bas de toi* (je suis sous toi) au propre comme au figuré. Ce terme dupliqué, donne *en bas-en-bas* ; ainsi une maison *en bas-en-bas* est une maison très basse. Ce qui est intéressant à noter, c'est que, le terme *en bas* est en relation avec l'expression *par terre* que l'on obtient dans *tomber par terre* équivalant à *tomber en bas* (en français ivoirien). L'opposé de l'un ou de l'autre de ces deux termes est *en haut* et *en haut-en-haut*. Cette opposition permet d'envisager les verbes monter et descendre en termes de *monter en haut* ou *descendre en bas* ; ex :

- *il est monté en haut de arbre-la* ;
- *Vent a envoyé pagne en haut- en-haut* .(très haut).

Pour ce qui est de l'orientation proprement dite, la latéralisation y joue un rôle prépondérant. Le locuteur repère tous les éléments de son message par rapport aux parties de son corps. Aussi la gauche et la droite seront-elles associées à tout repérage. L'objet du discours se situe donc à gauche ou à droite ; ex :. *Tourne à gauche* ou *tourne à droite*. Si la direction du regard a toutefois permis de se projeter dans l'espace, il n'est cependant pas sans importance dans l'orientation spatiale. En fait, à partir de ce repère, le locuteur du français ivoirien indique tout ce qui se trouve dans cet espace de son discours à l'aide des locatifs *devant les yeux* dont les variables sont *tout direct* ou *regarde*

Kouame BEDE

devant toi (vous) ou encore *net devant toi* (vous). A partir de ces « situatifs » on obtient les occurrences suivantes :

- tourne à droite y'a un diallo⁷ devant toi, à gauche de maison blanche-la c'est maison de ma copine, c'est une maison qui a tôles rouges ;
- boulangerie même c'est tout direct, quand tu descends de woro-woro (cf. *infra*).

Dans ces exemples, le locuteur se place au centre d'un microcosme et fait se déplacer autour de lui toutes ses composantes ; celles-ci constituent l'objet de son discours. *A priori*, il est tout à fait possible de justifier cette démarche locative du locuteur du français ivoirien par une méconnaissance du mécanisme d'adressage qui, d'ailleurs, n'existe pas dans son univers discursif. Le locuteur compense ce manque en restant attaché au système locatif de base qui prévaut en milieu rural. Dans ce cadre, la localisation aussi bien spatiale que temporelle s'opère par rapport à une cible préalablement déterminée par tous en raison de sa prééminence dans les faits de la vie quotidienne de la communauté. Cette prééminence est dépendante de l'importance que revêtent les circonstances qui marquent la vie de la communauté toute entière tels un bouleversement, l'arrivée ou le départ d'un personnage important, un événement particulièrement heureux ou malheureux etc.

La vie quotidienne, topicalisation

L'opération de dénomination qui y a lieu reste tributaire des facteurs cognitifs. La grille de référence qui en découle permet un accès rapide aux items. Ceux-ci doivent correspondre aux attributs qui sont supposés les décrire (cf. Costermans, 1980)⁸. Ils évoluent avec leur cadre de référence. Le locuteur, au cours de son activité discursive, fait correspondre ces items à des faits de la réalité extralinguistique. Il y a dès lors un processus de mise en relation qui s'opère (Kerbrat, 1980)⁹. La situation économique a suscité par conséquent une lexicalisation très intense. Elle a été dès le départ, mise en relation avec l'item *conjoncture* qui a en même temps servi à

⁷ Commerçant guinéen dans l'informel.

⁸ Costermans, J. *Psychologie du langage*. Pierre Mardaga, éd. Bruxelles. 1980.

⁹ Kerbrat-Orecchiono, C. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin, 1980.

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

le désigner. La *conjoncture* est donc en d'autres termes la crise économique.

Au début de cette crise, une brasserie a mis sur le marché une bouteille contenant une certaine quantité de bière. Celle-ci était vendue à un prix assez raisonnable. La modicité de son prix de vente mise en relation avec sa quantité a sous-tendu l'appellation qui lui a été attribuée : *bière conjoncture*. La bouteille qui en contient le double et qui par conséquent peut permettre à plusieurs personnes de partager ensemble quelques moments d'évasion, est appelée *badjan* (en raison de sa taille) ou *22 places* comme la Super Goélette¹⁰ affectée au transport en commun dans laquelle, il y a vingt deux places assises et où, autant de personnes peuvent effectuer ensemble un voyage en devisant. La quantité, le nombre de consommateurs, les circonstances de la consommation sont entrés en ligne de compte ici dans le processus de désignation. La monnaie utilisée au cours de ces transactions est désignée par la lexie le *kpo* puis après par la *pierre*. Nous ne saurions retrouver avec exactitude l'origine du mot *kpo*. Quant au terme *pierre*, il fait penser probablement aux pierres précieuses en raison de leur valeur.

L'argent, devenu rare en raison de la mauvaise conjoncture économique, a acquis de la valeur comme les pierres précieuses. Cependant, il est morcelé en sous multiples ; l'unité de référence est le *togo*. Par sa consonance cet item fait penser à la République du Togo. Dès 1956, tout le Togo est devenu une république autonome ; à ce titre, il a pu se joindre aux autres états ouest africains déjà membres d'une union monétaire qui devient dès lors l'Union Monétaire Ouest Africaine et du Togo. Les pièces de monnaie qui en sont émises dès cette date seront communément appelées *togo*. Cette appellation s'est particularisée et désigne à présent la seule pièce de 100francs Cfa. Le *togo* puis maintenant *plomb* (à cause de sa couleur) est morcelé en quatre *grosses* (la pièce de 25 francs Cfa). Cette désignation se justifie probablement en raison du poids de la pièce. Cinq *togos* forment un *billet* c'est-à-dire cinq cents francs. Une dizaine de *togos* donne un *krika* (origine inconnue). La dizaine de *krika* permet d'obtenir *un tais-toi*, c'est-à-dire dix mille francs. Le billet de 10000 francs est ainsi appelé parce qu'il permet de mettre fin à des remarques ou à des commentaires désobligeants ou même d'attirer l'attention de l'entourage et de faire envie. On reste coi et ébahi devant celui qui le tend.

¹⁰ Mini car de la marque Renault.

Kouame BEDE

Pourtant, la récession économique sera cause de nombreuses faillites. Un grand nombre d'entreprises sont contraintes au dépôt de bilan. Elles procèdent à des licenciements massifs ou à des réductions drastiques du nombre de leur personnel. Ceux qui en sont victimes, sont dits *compressés*. Dorénavant, tout individu qui perd son emploi est un *compressé*. Cette situation fait qu'il manquera de tout, en premier lieu d'argent. Dans ce cas, on dit qu'il est *conjoncturé*. Il faut donc noter que l'utilisation de cet item s'est étendue à tout manque d'argent. Si cet état s'intensifie et que l'individu se trouve dans l'incapacité de s'offrir le moindre objet, on dit qu'il est *moisi*. Ce descriptif se lie alors aux conséquences d'une très grande humidité qui affecte les rouages d'un mécanisme entraînant un dysfonctionnement. *Le moisi* se trouve donc dans l'incapacité de fonctionner financièrement.

Etre *conjoncturé* signifie donc se trouver dans une situation de manque sur le plan financier et si en raison de cet état, l'individu se trouve incapable de faire face à toute sorte d'obligation, son entourage dit alors qu'il est *moisi*. Dans ce cas, il est fort possible que le *moisi* ne puisse payer un passage, ni en autobus, ni en taxi communautaire.

Quelque temps après l'indépendance, les déplacements intercommunaux ont été rendus possibles grâce à des véhicules privés transformés à l'occasion en véhicules de transport communautaire. Le souci était probablement de se faire de l'argent mais aussi d'aider les nombreux travailleurs qui étaient confrontés à l'épineux problème de déplacement ; car, ils ne pouvaient se rendre convenablement et à temps à leur lieu de travail. Pour le leur permettre et surtout pour qu'un grand nombre puisse en bénéficier, le tarif a été fixé à 30 francs Cfa (*woro* en dioula). Tout le système a été à cet effet, connu sous l'appellation *woro-woro*. Avec l'arrivée de la Société des Transports Abidjanais (la *Sotra*), ces taxis communautaires ont dû être abolis. Dès les premières heures de la récession économique, ils ont fait leur réapparition ; cette fois, bien qu'ils aient continué de garder leur appellation initiale, les tarifs qui étaient pratiqués ont cependant varié selon les destinations ; ainsi, maintenant il est possible de traverser tout le territoire d'Abidjan à bord de ces véhicules à un tarif variant entre 150 et 250 francs Cfa. Ils sont cependant, dans la plupart des cas, dans un état technique lamentable ; les conducteurs, comme pour reconnaître tacitement cet état de fait, les appellent des *caisses*. Ces dernières sont aidées dans leur tâche par un autre type de véhicule : les minicars appelés *gbaka*. Jusqu'à une date récente, c'était de véritables guimbarde

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

dans lesquelles tout (marchandises et passagers) était entassé sans considération particulière ; on avait alors l'impression d'être plutôt dans un fourre-tout ; ce qui leur a sans doute valu l'appellation qui leur a été attribuée. D'autre part, les conducteurs, se souciant très peu des règles du code de la route, se retrouvent à la base d'un véritable désordre sur toutes les voies : source de nombreux embouteillages et d'accidents. Tous ces éléments réunis, le terme *gbaka* se trouve en conformité avec le processus qui a abouti à lui donner naissance ; *gbaka* devant vraisemblablement signifier panier et plus particulièrement fourre-tout connote donc l'item désordre aussi bien à l'intérieur (du véhicule) que dans l'environnement où il se trouve. Ce désordre se manifeste aussi dans l'attitude des conducteurs. Ceci, se réalisant sous forme de manquement à toutes les règles de conduite, se traduit en termes de mauvais comportement vis à vis de tous les usagers : les autres conducteurs, les passagers, les piétons et les agents de police qui au demeurant ne sont exempts de tout reproche.

L'ensemble des activités que nous venons de relever est soutenu par une certaine approche de la vie dans son ensemble. Quels en sont les traits ou mieux comment procède-t-elle dans la pensée de ceux qui la pratiquent ? Nous ne relèverons ici que quelques exemples d'approches de stratégie et de principes.

Approches et stratégies

Le désir de vouloir vivre intensément ajouté aux effets pervers de la crise économique fait que le salaire ou la paie ne suffit plus ; on est alors, la plupart du temps, tenté de faire des travaux parallèles ou d'être obligé d'accomplir des tâches supplémentaires permettant d'arrondir ses fins de mois ; ces petits travaux, étant donné qu'ils permettent de faciliter la résolution des problèmes financiers qui se posent quotidiennement, sont associés à un légume gluant entrant dans la préparation d'une sauce. Celle-ci permet d'ingérer facilement tout aliment. Ainsi, ces petits travaux rémunérés, sont généralement appelés *gombo*. Dans ce cas précis, viscosité et facilité ou aide ponctuelle à résoudre les petits problèmes de la vie quotidienne se trouvent associées pour justifier l'équipollence entre *gombo* et petits travaux rémunérés. Ces derniers constituent des sources de *mangement*. *Le mangement* est un moyen qui permet de subvenir dans l'immédiat à ses besoins ; il peut résulter des *gombos* ou de toute autre possibilité pouvant procurer des *pierres* (cf. *supra*) Pour ce faire, l'individu mû par l'intention d'obtenir des sources de *mangement* se préoccupera peu de son emploi légal. Tous les services se

Kouame BEDE

trouveront confrontés à de nombreux problèmes liés aux retards, aux absences injustifiées, à la non-exécution dans les délais de nombreuses tâches planifiées. La société dans son ensemble verra alors se multiplier d'innombrables occasions d'escroqueries et de *rackettages* (rackets) aussi bien sur les voies publiques que dans les services publics et/ou privés. Pour échapper aux conséquences qui pourraient résulter de ces pratiques, les individus qui s'y adonnent recourent au partage du butin ou disent-ils : « *ils donnent quelque chose* » en général en numéraire afin que chaque fois que l'occasion se présente, ils ne soient pas oubliés. Dans ces termes, nous voyons se développer *le fais nous fais* ou *le couloir* (la corruption) dont le corollaire est le favoritisme et le *séfonnisme* qui consiste à n'embaucher que les ressortissants de sa région d'origine. Le *séfonnisme* est la voie ouverte au népotisme. Toutes ces pratiques participent à favoriser la corruption qui semble être l'une des possibilités pour émerger dans les sociétés qui cultivent la médiocrité, l'incompétence et même l'incivisme. En d'autres termes tout ce qui favorise l'évanescence des valeurs morales. Tous ces facteurs mèneront indubitablement au chaos. Celui-ci se traduira souvent en termes de révoltes dans les cas extrêmes (*gbangban*). C'est d'ailleurs ce qui défraie quelquefois l'actualité et qui permet aux journaux de susciter la curiosité de nombreux lecteurs qui s'attroupent aux différents points de vente.

Cette nouvelle race de lecteurs impénitents, généralement appelés *titrologues* (spécialistes des grands titres), ne fait que parcourir les manchettes des journaux. L'art qui en découle s'appelle la *titrologie* ; elle consiste à lire uniquement tous les grands titres des journaux et en faire par la suite des commentaires plus ou moins personnels. Ceux-ci aboutissent souvent à des joutes oratoires qui se tiennent à la *Sorbonne* (cf. *supra*). Comme nous l'avons mentionné, les *sorbonnards* estiment qu'il est plus qu'impératif que la communauté prenne en compte les suggestions qui émanent de leurs discussions. Ils se prononcent dès lors sur tous les sujets d'intérêt public telles les nouvelles visions de la vie et ses implications.

Malgré la *conjoncture*, le désir de vivre intensément a toujours hanté un grand nombre d'individus. Cette intensité et la qualité de cette existence se sont révélées au travers de deux concepts. L'*enjaillage* et la *prodada* permettent de mieux cerner les différents contours de cette existence.

L'*enjaillage* provient vraisemblablement du verbe jaillir signifiant sortir soudainement et du suffixe *ment*. A travers ce concept, apparaît le fait de se livrer volontairement à un acte

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

impétueux. Il a consisté au départ pour les jeunes surtout pour les élèves à se lancer dans un autobus en mouvement afin d'y réserver une place assise car, aux heures de pointe, il était impossible d'y avoir une place et même d'avoir l'autobus pour se rendre à la maison, surtout le soir ou le midi après les heures de travail ou de cours. Cette performance dangereuse a fini par être comme un défi aux autorités qui, ébahies, regardaient mourir des jeunes gens. Finalement, le *boro d'enjaillement* a été fermement combattu puis interdit. Le phénomène a alors pris une autre forme et a donné naissance à un autre qui se manifeste différemment : *s'enjailler* consiste à se donner du plaisir quels que soient le prix et les conséquences. C'est en quelque sorte un défi à soi et aux conditions de vie qui prévalent. Cet aspect se retrouve aussi dans ce qu'il est convenu d'appeler la *prodada*. Cet item fait penser à : - l'abréviation *pro* pour professionnels d'un secteur d'activités ou au préfixe *pro* signifiant sympathisants ou tenants d'un fait ; - *dada* : ici plus particulièrement, il s'agit de ce qui se rapporte à ce que nous assimilons à une contestation passive et qui se manifeste sous forme de provocation et de dérision dans des manifestations publiques. La tendance consistera donc à se *rebeller* contre les conditions de vie difficiles en menant malgré tout une vie plus joyeuse, voyante et trépidante, ignorant ainsi tout souci. Dans *prodada*, il est aussi possible de faire apparaître l'item production, d'où se produire dans le sens de se faire voir sous des aspects extérieurs positifs. Celui qui se livre à la *prodada* tourne en dérision les difficultés présentes en se présentant sous un aspect recherché, en recourant à des plaisirs certainement intenses et frelatés. Il peut de ce fait être amené à vouloir défier les pièges de la vie. C'est en cela que *prodada* et *enjaillement* se rejoignent pour finalement aboutir à la même vision de la vie. On y retrouve de part et d'autre la même impétuosité, la même insouciance qui, quelquefois, conduit à une issue fatale quand on sait par exemple que la propagation des infections mortelles peut aussi résulter de cette insouciance surtout, de cette volonté de vivre dangereusement. En effet, l'une des spécificités communes à ces deux concepts de vie réside dans leurs contours ostentatoires, frénétiques et dangereux. Les adeptes de ces concepts se laissent, dans la majeure partie des cas, rattraper par un sort hélas imitoyable, ce fut le cas par exemple des accidents graves survenus dans la pratique du *boro d'enjaillement*. La *prodada* (selon les différentes acceptions qui nous ont été données) serait dès lors source de désillusion ; son caractère superficiel la rattache à tout ce qui a trait au paradis artificiel qui résulte de l'abus l'alcool et des plaisirs des sens.

Kouame BEDE

Les unités lexicales exposées *supra* amènent à s'interroger sur les différentes approches utilisées qui les ont engendrées. Le locuteur du français véhiculaire utilise une démarche qui s'apparente à un procès de lexicalisation pure et simple car on y retrouve les différentes approches se rapportant à la dérivation, à la composition et au changement de sens ; en dernier essor, il recourt aux emprunts aux langues locales.

Lexicalisation, procédés

Prenons par exemple le terme *enjaillement* ; si nous le décomposons, nous nous apercevons qu'il est formé de *en*, de *jaillir* et de *ment*. La préposition *en* s'est soudée à l'infinitif *jaillir* (sortir de manière impétueuse) lié au préfixe *ment* qui est situé à la fin et qui signifie esprit (sens latin) ; en fin de compte, l'on peut dire qu'*enjaillement* signifie sortie consciemment dangereuse et impétueuse. En effet, l'infinitif *jaillir* dans ce processus a été assimilé à un verbe du premier groupe pour donner *jailler* ; avec le *en* qui s'y est soudé et *jaillir* qui est devenu *jailler* on obtient le verbe pronominal *s'enjailler*. Ce processus aboutit à une formation parasynthétique. La formation se fera aussi à partir d'éléments lexicaux autonomes. De l'association du substantif *bureau* et du qualificatif politique résulte l'unité sémantique *bureau-politique*. Ce terme est détourné de son sens premier pour s'appliquer selon une connotation distinctive au postérieur d'une femme. Ce mécanisme permet dans la même logique d'avoir *deuxième-bureau* dont l'un des éléments significatifs est le *bureau-politique*. L'autre attrait en est le *balcon-bien-garni*. En raison de sa saillie permettant au regard de se l'approprier aussitôt, la poitrine chaleureuse du *deuxième-bureau* est associée à un balcon bien garni. Ici, nous avons affaire à un changement de sens qui se lie à une espèce de connexité entre ces deux éléments lexicaux. Dans cette optique, crise économique et conjoncture se sont aussi liées et ont fini par donner naissance au terme *conjoncture*. Ce dernier devient le référent de la crise dont l'une des toutes premières manifestations est le dépôt de bilan ou la faillite des sociétés soumises à une compression de leurs personnels. Ceux-ci se désigneront par l'item *compressés* que l'on peut assimiler à une métaphore. L'utilisation de celle-ci résulte aussi de la comparaison qui est faite des conséquences de la crise économique associées aux effets d'une trop grande humidité. Aussi, tout individu victime d'une compression drastique est-il *moisi*. Outre la métaphore, il est tout à fait possible d'appliquer à un objet le nom d'un autre en tâchant d'unir l'un à l'autre par un rapport de cause.

Approche interprétative d'unités lexicales en français ivoirien

Aussi, dans l'exemple suivant, la pièce de monnaie de 100Fcfa est-elle associée à la République du Togo et en garde ainsi la dénomination. Il s'agit dès lors d'une métonymie. De la duplication d'un item résulte un autre pouvant être considéré comme une entité lexicale autonome ; ex. : petit donne *petit-petit* : *regarde-moi ça ses petits-petits pieds* (ses pieds rachitiques).

Les éléments lexicaux qui, pour une raison ou une autre, n'ont pu être soumis aux différentes approches de lexicalisation précédemment énumérées, vont être soit empruntés aux langues locales, soit inventés (créés). Dans cet ordre d'idées, nous avons *woro-woro* et *gbaka* d'une part et d'autre part *gaou* (*niais*), *gawa* (péquenot) et *go* (jeune fille) dont une des extensions sémantiques ramène au terme *copine* (*cf. supra*).

Le processus de lexicalisation vise ici une grille de référence qui ne saurait être que commune aux membres de la communauté. Les éléments de cette grille restent stables parce que définis par des propriétés récurrentes. Dès lors, la sélection lexicale sera aisée en raison d'un faisceau d'attributs (entités oppositives permettant de différencier les items les uns des autres) résultant d'une analyse perceptive culturelle commune. Le résultat de celle-ci détermine donc l'utilisation de l'item lexical, or ce dernier est tributaire de toutes les expériences (*cf. Costermans, idem* : 51-52) et comme les expériences sont communes à toute la communauté, la communication se trouve facilitée. L'image mentale qui se dégage du discours ne suscite aucune controverse étant donné la concision de la dénomination ; car, le discours en fin de compte, tente de refléter les réalités du vécu (Hayman, 1985)¹¹.

Finalement, nous pouvons dire que le locuteur du français véhiculaire tente d'insérer son univers traditionnel dans son contexte discursif (moderne). Il y introduit des catégories sémantiques en relation avec son univers primaire. Il obtient un nouvel espace discursif amalgamé dont il organise les structures cognitives. Les opérations verbales restituent dès lors les expériences culturelles qui en dérivent (*cf. Vignaux, 1988*).¹²

¹¹ Hayman, J. *Natural syntax. Iconnity and erosion*. Cambridge: University Press. 1985.

¹² Vignaux, G. *Le discours, acteur du monde. Enonciation, argumentation et cognition*. Paris : Ophrys, . 1988.

Conclusion

La lexicalisation est sous-tendue en français ivoirien par une conceptualisation axée sur le passage de la ruralité à la citoyenneté. Ce passage participe de la diversification et de l'enrichissement de l'expression. Celle-ci est le produit d'un amalgame issu des univers traditionnel et moderne. L'interprétation de ces différents univers est le reflet de l'évolution d'un lexique sans cesse actualisé en raison des situations de communication corrélativement diachroniques. Ainsi, même en milieu urbain, l'individu reste toujours par exemple attaché au système traditionnel d'orientation ; en ville, cette approche reste, quoi qu'on dise, anthropocentrique ; le locuteur recourt aux emprunts aux langues locales pour exprimer certains faits qu'il tente d'insérer habilement dans le contexte nouveau que représente la ville.

Bibliographie

- Bede, K. *Problème posé par un contact culturel. L'expression du temps et de l'espace en français véhiculaire ivoirien*. Thèse de doctorat nouveau régime. Sous la direction de Claude Caïtucoli. UMR-CNRS-DYALANG, Université de Rouen. 2000.
- Costermans, J. *Psychologie du langage*. Bruxelles : Pierre Mardaga, Editeur, 1980.
- Hayman, J. *Natural syntax. Iconicity and erosion*. Cambridge : University Press. 1985.
- Kerbrat-Orecchioni, C. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin, 1980.
- Lafage, S. « Esquisses des relations inter linguistiques en Côte d'Ivoire. » *Etudes scientifiques*. Paris-Le Caire. 1980.
- Queffelec, A. Matanga, D. « Les congolismes, apport du Congo à la francophonie. » *Visages du français. Variétés lexicales de l'espace francophone*. Aupelf-Uref : John Libbey, Eurotext. Paris. 1990 :101-106.
- Tamsir, N. « Le Mali et la deuxième expansion Manding. » *Histoire générale de l'Afrique du xii au xvi siècle*. Dijon-Quentin : Unesco. 1985 : 147-197.
- Vandeloise, C. *L'espace en français*. Paris : Seuil, 1986.
- Vignaux, G. *Le discours, acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*. Paris : Ophrys, 1988.